ESSAI

SUR LES DIFFÉRENCES QUI EXISTENT ENTRE LES MALADIES MUQUEUSES ET LES MALADIES CATARRALES,

Présenté et soutenu à l'École de Médecine de Montpellier, le Fructidor an XII ;

Par JEAN-BAPTISTE *CABANES*, *natif de Roquebrun, Département de l'Hérault ;*

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Reperiuntur morbi, qui sub eodem genere ac nomenclaturâ redacti, ac quoad nonnulla symptomata sibi invicem consimiles, tamen et naturâ inter se discreti, diversum etiam medicandi modum postulant. (*SYDENHAM*).

A MONTPELLIER,
Chez COUCOURDAN, Imprimeur de l'École de Médecine, au bout de la descente du Cannau, rue du Berger, N°. 127.

A MES ONCLES

MM. Henri et Marc CROS, Négocians,

Et à M. J^h. CROS, Prêtre à St. Chinian.

En suppléant par vos soins réitérés à un père trop tôt enlevé à la vie, vous avez acquis tous les droits à ma reconnaissance. J'ai dû, en plaçant vos noms à la tête de cet ouvrage, vous rendre témoins de tout ce que le sentiment m'inspire. Heureux sans doute, si, cédant au besoin de mon cœur, je puis, en reconnaissant vos bienfaits, répondre à la calomnie.

A Catherine PEITAVI, ma Mère,

Et à Marie PEITAVI, ma Tante.

Puissiez-vous, en recevant l'hommage du premier fruit de mes études, le regarder comme l'expression sincère d'un attachement que la mort seule pourra détruire.

J. B. CABANES.

Hora fugit, memori sub pectore dona manebunt.

ESSAI

SUR

LES DIFFÉRENCES QUI EXISTENT

ENTRE LES MALADIES MUQUEUSES

ET LES MALADIES CATARRALES.

LA nécessité et le hasard ont concouru à instruire les hommes sur les maladies et sur les moyens de les guérir ; les voies de la nature, à peine connues, ont insensiblement conduit à des vraies notions de ces mêmes voies. Bientôt, on conçut que c'était dans la nature même qu'on pouvait étudier la médecine. C'est précisément la voie qu'a suivi *Hippocrate*, lui, qui, doué du plus grand génie, en écoutant, en suivant, en observant la nature, est parvenu à nous transmettre les principes dogmatiques qui sont le véritable échaffaudage sur lequel repose l'art de guérir, et dont on ne peut s'écarter sans encourir les dangers de l'erreur. La diversité des maladies est si grande, la quantité des choses à observer si multipliée, que ce n'est jamais en vain qu'on les considère ; mais la plupart sont si bien liées par certains rapports, la ligne de démarcation qui les sépare est si fugitive, si vacillante ; leurs formes, leurs complications, leurs variétés si nombreuses, qu'il n'est pas toujours facile d'en saisir les caractères propres et distinctifs. Rien n'est cepen-

dant plus essentiel à connaître dans la pratique de la médecine, que la différence, l'analogie ou l'identité des maladies, afin de parvenir à leur diagnostic et en établir la méthode curative.

Pour bien apprécier les rapports, les liaisons, et découvrir les ressemblances ou les dissemblances que les maladies ont entr'elles; l'observation, la comparaison et la distinction exacte des phénomènes qui émanent de la nature de chacune d'elles, est sans doute la voie la plus lumineuse qui puisse conduire le médecin dans la pratique.

Des maladies très-communes, confondues avec leurs dénominations par les uns, différenciées par d'autres, et qui, au premier aspect, semblent devoir être rassemblées sous le même genre, mais qui, bien considérées, doivent être séparées, sont les maladies pituiteuses ou muqueuses et les catarrales, dont je me propose d'établir les différences. Je sens tout à la fois, et l'importance de ma tâche, et la médiocrité de mes forces; ici, comme dans beaucoup d'autres endroits de la science, la nuance de l'erreur à la vérité est si peu sensible, que je ne puis me flatter de la reconnaître et de la faire disparaître entièrement; aussi, pour prévenir cet écueil, et afin de ne point devenir oiseux, ni de substituer des opinions à la réalité de l'objet que je présente; j'éviterai de m'épuiser en vains raisonnemens, et je me contiendrai dans les bornes des principes que l'expérience et l'observation confirment ou rectifient tous les jours.

La voie naturelle, la plus sûre que j'ai à suivre pour atteindre mon but, est d'examiner ces deux genres de maladies chacun en particulier; de considérer ces affections comme dépouillées de toute complication étrangère, et dans leur état de simplicité.

Mon sujet sera divisé en trois sections; dans la première seront placées les maladies muqueuses ou pituiteuses : dans la seconde, les maladies catarrales. J'exposerai dans l'une et dans l'autre, 1.° les causes reconnues propres au développement de ces maladies; 2.° leurs symptômes; 3.° leur traitement; et comme il n'est pas possible de se représenter ce en quoi une chose diffère essentiellement de l'autre sans les comparer ensemble, ce sera dans la troisième section, où par la comparaison de

ces maladies, je parviendrai peut-être à tirer des conséquences relatives à mon objet, et utiles pour la pratique.

Maladies muqueuses ou pituiteuses.

L'homme, dont les premiers rudimens sont noyés dans une matière muqueuse, est plus ou moins influencé dans les diverses périodes de sa vie par une humeur analogue. Ces sucs muqueux qui se produisent continuellement chez lui, n'altèrent point ses fonctions toutes les fois qu'à fur et mesure qu'ils se forment, ils sont évacués par un mouvement toujours soutenu et proportionné à leur génération; mais s'ils affluent en trop grande quantité, ou si l'action des organes secrétoires et excrétoires est trop faible pour enrayer leur création d'une manière convenable, alors paraissent une foule de maladies qui reconnaissent pour cause un excès d'humeurs muqueuses. Tantôt cette mucosité superflue, hors des voies de la circulation, est déposée, stagne dans diverses parties glanduleuses, produit des dépôts, s'altère, dégénère, et occasione des ulcères dont la guérison est aussi longue qu'incertaine: tantôt fixée dans les organes digestifs et dans les voies de la circulation, elle développe des fièvres pituiteuses, gastriques, générales, desquelles émanent beaucoup d'autres accidens. C'est ce dernier état seulement d'affections muqueuses qui entre dans mon plan.

La diathèse muqueuse a été généralement reconnue de tous les médecins depuis *Hippocrate.* Les constitutions de l'air, les saisons, en un mot toutes les causes et les phénomènes de cette diathèse, ont été très-bien observés par *Sarcone*, *Werlhoff*, *Wagler*, *Roederer*, *Baglivi*, *Stoll.* Le genie, la tendance, la marche, la coction et les crises des maladies muqueuses, en constatent le siége dans le système nutritif, et prouvent irrévocablement l'empire qu'elles exercent sur ce même système (1).

---

(1) *Ce système, suivant* GRIMAUD, *opposé au système sanguin, a une grande étendue, il tient sous son domaine les vaisseaux lymphatiques, les glandes, le tissu cellulaire, la peau, l'estomac, les intestins,*

Les personnes les plus exposées à ces maladies, sont : les femmes ; les filles ; celles sur-tout qui n'ont point été réglées dans le temps, ou qui éprouvent des suppressions ; celles qui sont clhorotiques ; les nouvelles accouchées ; les enfans, ceux principalement qui sont bouffis, atrophiés, sujets aux vers ; les vieillards qui conservent un certain embonpoint, dont la fibre est lâche, molle ; les adultes à tempérament phlegmatique, mélancoliques, cachectiques ; les hommes qui ont les chairs molles, la peau décolorée, beaucoup d'obésité, les formes arrondies, sans expression, les actions vitales languissantes, et enfin ceux qui se rapprochent le plus de la constitution propre aux femmes.

Les causes qui peuvent tantôt favoriser, tantôt détermîner ces maladies, sont, la vie oisive sédentaire, les passions tristes, malheureuses, les évacuations excessives, les études immodérées, la pénurie d'alimens, l'usage de ceux qui sont gras, onctueux, pesans, indigestes, farineux, non fermentés ; les boissons d'eaux mal saines, croupissantes, bourbeuses, d'une bière mal préparée, la privation du vin, l'usage trop fréquent des purgatifs, l'habitation des lieux bas, marécageux, ou de ceux qui en reçoivent les effluves.

Hippocrate a dit : *augetur vero in homine pituita quidem hyeme* ; et tous les médecins, en répétant cet axiôme, en ont reconnu l'importance. L'hiver froid, mais humide à l'excès, développe les maladies muqueuses avec plus d'intensité ; et en général les températures brouillées par des vapeurs humides, épaisses, brumeuses, relâchent la fibre, rendent les fluides stagnans, les secrétions pénibles ; de là, s'ensuivent les pesanteurs, les fatigues, les lassitudes, l'abattement du corps et de l'esprit, et la propension aux maladies muqueuses. L'automne, dans laquelle se trouvent réunies les diverses qualités de l'air, qui est le temps où les altérations

---

le cerveau et les nerfs. Doit-on être surpris d'après cela des formes surprenantes et des affections nombreuses qui peuvent paraître sous la diathèse muqueuse ?

de toutes les humeurs se grouppent pour produire les maladies les plus graves; l'automne, dis-je, par sa température, fait précéder les autres humeurs de la pituite.

Nous avons dit que l'abondance des sucs muqueux était la cause matérielle de ces maladies. Mais d'où provient cette abondance de mucosité ? est-ce le résultat des mauvaises digestions, des sucs alibiles mal élaborés, qui, à raison de la faiblesse des organes digestifs, ne pouvant s'assimiler à la propre substance du corps, ni être éliminés, se dépravent, surabondent dans toute l'économie ? Est-ce seulement la secrétion augmentée des membranes muqueuses, déterminée par leur irritation ou leur atonie ? Cette surabondance des sucs muqueux, n'est-elle pas plutôt l'effet que la cause de ces maladies ? Ce sont tout autant de questions, que malgré leurs degrés de probabilité, il devient inutile de discuter. Nous dirons seulement, que comme dans la diathèse bilieuse il y a une tendance singulière des humeurs à cette dégénération ; comme, dans les hydropisies générales il paraît que les parties liquides, solides même, dégénèrent en sérosité ; de même dans la diathèse muqueuse, les fluides sont portés à contracter un épaississement morbifique, à se réduire en cette matière visqueuse, tenace, glutineuse, que d'après un grand nombre d'auteurs, et l'autopsie cadavérique faite par *Sarcone*, *Wagler et Roederer*, nous reconnaissons être la cause matérielle des affections muqueuses.

Les prodrômes des maladies muqueuses sont : un engourdissement, une pesanteur extraordinaire de tout le corps, et sur-tout à la tête ; tristesse sans raison manifeste, éloignement des amusemens et des occupations ordinaires ; anorexie, bouchées de salive filandreuse, sur-tout le matin, rapports acides, mouvemens fébriles, sommeil inquiet, rêves fatiguans, langue blanche, épaisse, chargée de mucosité. A ces symptômes se joignent bientôt des horripilations vagues, un froid léger, superficiel, alternant avec des bouffées de chaleur, et occupant tantôt une partie, tantôt l'autre. Viennent ensuite un sentiment de pesanteur à l'épigastre, des angoisses, des anxiétés, des nausées, des vomissemens de matières muqueuses qui soulagent quelquefois. Les urines plus ou

moins rares, sont pâles, limpides, aqueuses. La constipation est constante. Tout l'extérieur du corps est pâle, livide, et paraît empâté de sucs muqueux. Cet empâtement est sur-tout manifeste à l'épigastre et à la face; la chaleur de la peau est douce au premier abord, mais dès qu'on appuie un peu fort et assez long-temps, on la sent âcre et mordicante. Les mouvemens du pouls diffèrent peu de l'état naturel; il est même souvent plus lent et plus faible; le sang obtenu par la saignée, est recouvert d'une croûte blanchâtre ou cendrée et glutineuse. Les exacerbations, marquées toujours par l'augmentation des symptômes énumérés, plutôt que par la fièvre qui ne laisse apercevoir ses rémissions que d'une manière obcure, arrivent à l'entrée de la nuit, et s'annoncent de plus par le mal de tête accablant, l'oppression vive, la chaleur, l'ardeur dans diverses parties, la toux, l'insomnie, le sommeil rêveur et de courte durée, et sont terminées par des sueurs légères et fatigantes. Le type que les fièvres muqueuses observent, est celui des rémittentes ou intermittentes, quotidiennes ou quartes, mais elles sont ordinairement continues rémittentes.

Les épiphénomènes des maladies muqueuses sont très-nombreux; ainsi, l'état nerveux, putride, malin, les taches miliaires, les aphtes, le délire taciturne, le coma, les diarrhées colliquatives sont pour elles des accidens familiers.

La fausse péripneumonie, le rhumatisme, l'angine, la dyssentérie, accompagnent souvent ces maladies, ou peuvent paraître sous la même diathèse, et en retiennent le génie et les caractères; elles n'en diffèrent que par la forme, et ne requièrent d'autre traitement que dans quelques cas d'indication fournie par l'organe affecté.

Les maladies muqueuses se terminent quelquefois, par des vomissemens, des diarrhées, une salivation abondante le 14.e, le 21.e jour; mais en général leur marche est très-lente et inégale; les efforts de la nature ne s'y présentent que d'une manière inconstante et fugitive; leurs coctions, leurs crises sont pénibles, difficiles et rarement parfaites, mais toujours successives, et de temps à autre; tout y annonce une faiblesse une atonie radicale; tout porte l'empreinte de l'abattement, de la stupeur

et du défaut de réaction et d'énergie des forces vitales. Leurs symptômes propres sont souvent les mêmes pendant 14 ou 18 jours. Ce n'est même qu'à cette époque, ou environ, que les accidens graves ont coutume de paraître ; dans ce cas, elles ne se terminent que vers le 40.me, le 50.me et même le 60.me, le 64.me jour, par des diarrhées, des urines épaisses, abondantes, des sueurs copieuses survenant spontanément pendant la nuit; par des dépôts sur diverses parties glanduleuses, des éruptions miliaires, et par une fièvre quotidienne intermittente. *Hippocrate* parle, dans ses épidémies, d'une fièvre qui se termina au 40.me jour, et que *Baillou* prend pour une maladie pituiteuse; et *Vallesius*, fidèle commentateur du vieillard de *Cos*, croit que la maladie de *Cléonacte* (1), qui se termina au 80.me jour, était une fièvre quotidienne, qui peut être rapportée aux maladies muqueuses de nos jours.

Le pronostic de ces maladies varie suivant les accidens qui les accompagnent, et la constitution des individus. Lorsque les malades sont assez forts, qu'ils n'ont pas éprouvé des maladies antérieures, qu'il n'y a pas un trouble saillant dans les diverses fonctions; alors, quoique la stupeur, l'assoupissement, le délire taciturne même surviennent, on peut attendre une terminaison favorable; et la prédiction heureuse sera renforcée, si à des époques plus ou moins critiques, on voit paraître des excrétions par les selles, les urines, le ptialisme, l'expectoration, qui soulagent les malades. Enfin, plus les excrétions seront modérées, homogènes, liées et de bonne nature, les forces du corps et de l'esprit en bon état; plus le pouls perdra ce caractère de lenteur et de faiblesse, et que le bas-ventre sera souple, la respiration libre; plus, dis-je, on sera en droit d'attendre une heureuse terminaison. On devra au contraire mal augurer, s'il y a des déjections putrides, hétérogènes, colliquatives, délire sourd, léthargie, coma; si les symptômes nerveux sont formidables, la prostration des forces plus grande, les fonctions vitales

(1) *Epidem. lib.* 1, *sect.* 3, *ægrot.* 6.

plus engourdies ; il y aura encore plus à craindre, si le malade a été affaibli par une maladie précédente, par des passions d'ame, par des travaux et des exercices pénibles.

Trois indications principales se présentent à remplir dans le traitement de ces maladies : 1.° inciser, atténuer, résoudre les matières tenaces, crues, et les disposer à l'évacuation ; 2.° évacuer ces mêmes matières, lorsqu'elles ont subi le travail de la coction ; 3.° soutenir les forces des malades dans un état convenable, et dissiper les symptômes graves.

On remplira la première indication par l'emploi des sels neutres, les tartrites, les sulfates de potasse et de soude, le muriate ammoniacal, étendus dans les infusions de chicorée, de pissenlit, de petite centaurée, d'absinthe, de sauge, etc. ; par la tisane stibiée, l'ipécacuanha *fractâ dosi*, et par la décoction de rhubarbe.

Comme il est reconnu que les mouvemens critiques de ces maladies se font principalement par les vomissemens ou par les selles, on doit faire attention aux tendances de la nature ; ainsi, lorsqu'il paraît des signes de turgescence supérieure, on aide ces efforts salutaires, en employant le tartrite acidule antimonié de potasse, l'oxide d'antimoine sulfuré rouge, ou l'ipécacuanha. L'exhibition de ces vomitifs seuls, ou unis ensemble, peut être répétée avec avantage, si l'état gastrique l'indique. Enfin les purgatifs, les éméto-cathartiques, placés à propos, réglés toujours sur les mouvemens de la nature, et à la suite des coctions partielles familières à ces maladies, seront d'un très-grand secours.

Nous avons vu que les urines, les sueurs pouvaient terminer ces maladies. Ce n'est ordinairement que vers la fin, et lorsque les premières voies sont débarrassées de *l'infarctus muqueux*, qu'on peut regarder ces évacuations comme critiques ; on favorisera le cours des urines, en prescrivant les décoctions des racines de fenouil, de livéche, de persil, d'âche, des baies de genièvre, le nitre à petite dose et étendu dans un véhicule approprié. Les lotions, les frictions aromatiques de la peau ; les infusions de camomille, de sauge, de safran, l'esprit volatil de corne de cerf succiné, sont des moyens qu'on peut mettre en usage dans les cas où il fa[illegible] exciter la transpiration.

La troisième indication, qui est de soutenir les forces et de dissiper les accidens graves, a moins lieu dans le principe, que dans les autres temps de ces maladies ; elle sera remplie par l'emploi sagement dirigé du vin vieux, des bouillons d'herbes aromatisés, des potions cordiales éthérisées, alkoolisées. Le quinquina, la cascarille, la serpentaire de Virginie, l'angélique, le musc, le castoréum, la cannelle, et leurs diverses préparations, sont des moyens efficaces dans les circonstances où les forces vitales sont abattues, et pour combattre certains symptômes graves. Les vésicatoires appliqués à titre de rubéfians sur diverses parties du corps, conviendront très-bien pour dissiper les affections comateuses, comme l'arnica, le colombo, le diascordium, s'il y a flux diarrhoïque excessif. . . .

La convalescence de ces maladies exige éminemment l'usage des toniques ; elle est quelquefois si pénible, que les malades sont comme stupides, bouffis, le tissu cellulaire est empâté, la langue est toujours blanche, ils ont de l'aversion pour les alimens et une faiblesse considérable. C'est dans ces occurrences que l'on peut mettre en usage les sucs de cresson, de fumeterre, de chicorée et des plantes toniques, incisives et dépurantes ; on emploie dans ces mêmes vues, la gomme ammoniac, celle de gayac, le savon médicinal combiné avec l'aloès ; et enfin les mélanges des sudorifiques, des incisifs et des toniques. Les alimens de facile digestion, fortifians, le vin généreux, un air sec et pur, l'exercice pris à la chasse et dans divers jeux, le sommeil modéré, l'excitation tempérée des diverses passions, sont autant des moyens dont le médecin prudent et expérimenté peut tirer des grands avantages.

Maladies catarrales.

Des maladies très-fréquentes, souvent bénignes, quelquefois très-graves, susceptibles d'accidens et de variétés innombrables, se revêtant de formes et de complications infinies, sont : les affections catarrales, dont tous les

auteurs ont parlé, et sur lesquelles on a tant divagué. *Grant* (1) se plaint qu'on n'a pas assez considéré les maladies qu'occasione le passage d'une température à une autre, et qu'on n'y a point apporté toute l'attention qu'elles méritent. Cette matière, sur laquelle nous n'avons aucun traité *ex-professo*, et qui me paraît aussi importante qu'elle est obscure, exigerait la réunion d'un grand nombre d'observations faites par plusieurs savans, en divers temps et en divers lieux, afin qu'en comparant les différences, les variétés et les complications de ces maladies, on parvint à des conséquences certaines et avantageuses.

Hippocrate paraît avoir très-bien connu la constitution catarrale, lorsqu'il dit, dans son livre de *aëre aq. et loc.* : *si vero hyems austrina fiat, et pluviosa, et tepens, ver autem boreale et siccum et frigidum, reliquis vero dyssenterias, lippitudines siccas, et aliquibus defluxiones à capite in pulmones.* *Grant* a placé la constitution catarrale entre l'inflammatoire et la bilieuse. *Raymond de Marseille, dans son mémoire sur les épidémies* (2), l'a considérée comme un des trois genres fondamentaux des maladies régnantes; il a observé qu'elle était spécialement affectée au mode stationnaire fort, et que paraissant sous le mode mou, elle lui était réfractaire; enfin les écrits de *Sennert*, de *Willis*, de *Baglivi*, d'*Huxham* etc. joints aux observations de plusieurs hommes célèbres de nos jours, ne laissent aucun doute sur l'existence de cette constitution, et sur l'influence qu'elle exerce, ou qu'elle reçoit des autres maladies.

Les anciens, d'après l'idée qu'ils avaient de la secrétion de la pituite, entendaient par *catarre*, une fluxion ou distillation d'humeurs séreuses qui tombaient du cerveau dans la bouche, la trachée-artère et dans les poumons. Les mots *fluxion* et *catarre* étaient synonimes pour *Hippocrate*. Il admet sept fluxions provenant de la tête, et affectant 1.° le nez, les yeux, ou les oreilles, 2.° la poitrine; 3.° la moelle épinière; 4.° les chairs; 5.°

---

(1) *Recherches sur les fièvres.*

(3) *Mémoires de la Soc. de méd., année* 1780.

le nerf sciatique; 6.° les articulations; 7.° le corps même des vertèbres. Les découvertes de *Bordeu* et de notre professeur *Fouquet*, sur le tissu muqueux, celles de *Bichat*, sur l'organisation de diverses membranes, ne nous permettent point de croire à l'opinion des anciens, tant par rapport à la secrétion surabondante de ces humeurs par le cerveau, que par le défaut d'issue de ces mêmes humeurs.

Les modernes, voulant donner une signification plus juste du mot *catarre*, ont consacré ce nom à toute irritation, toute inflammation des membranes muqueuses. L'observation, en nous démontrant ces parties réellement affectées dans les maladies catarrales, nous fait voir aussi qu'elles n'en sont pas toujours l'unique siége, et que les parties musculaires ne sont point à l'abri d'être attaquées par ces maladies. *Bichat* attribue les inflammations des membranes muqueuses à la susceptibilité qu'ont leurs glandes d'être affectées par l'irritation de l'extrémité de leurs conduits excréteurs: il conste, d'après cela, que toute cause capable de produire cet effet, peut déterminer un catarre; ainsi, les vapeurs de l'acide muriatique oxigéné, de l'alcali volatil, et une infinité de stimulus mécaniques ou chimiques agissant sur ces membranes, tendent au même but; mais, il est bon d'observer, que ce sont alors des maladies locales, légères, bénignes, bien différentes sans doute, de celles qu'occasionent les variations brusques ou des qualités peu connues de l'athmosphère, et dans lesquelles une série de phénomènes morbides annoncent que toute l'économie participe à l'affection. Nous bornant ici à examiner d'une manière générale les maladies qui, d'après l'observation, ont coutume de se montrer sous la constitution catarrale, nous ne hasarderons aucune définition du catarre, ni ne ferons point mention des diverses affections qui en portent le nom.

On connaît sous le nom de muqueuses, les membranes qui tapissent l'intérieur des voies lacrymales, aëriennes, alimentaires, urinaires et des parties de la génération de l'un et de l'autre sexe. La continuation de ces surfaces intérieures avec la peau, leurs rapports de structure, de fonctions et d'affections, sont autant de vérités que l'anatomie, la physiologie et la pathologie nous démontrent. L'exhalation conti-

nuelle qui se fait par ces surfaces intérieures et extérieures, est un fait avéré qui n'a pas échappé à l'observation *d'Hipocrate* (1) et qui doit les faire regarder comme un grand émonctoire par lequel s'échappe le superflu, le résidu de la nutrition, et de la décomposition qui s'opère sans cesse dans le corps vivant. En se représentant ces deux surfaces rejettant continuellement diverses matières hétérogènes, on s'apercevra de quelle importance doit être pour l'économie cette évacuation, et que sa lésion ne peut avoir lieu sans qu'il s'ensuive une foule de maladies, dont la plupart sont celles qui nous occupent.

Soumise aux lois physiques et vitales, la transpiration cutanée varie suivant les qualités de l'air, la saison, le climat, le tempérament, l'âge, l'époque de la journée, et l'usage des six choses improprement dites *non naturelles*. Outre les rapports déjà reconnus, cette fonction est étroitement liée à celles des organes pulmonaires et urinaires; lès expériences et les observations diverses de *Sanctorius*, *de Gorter*, *de Dodart*, *de Rye*, *de Robinson*, *de Haller*, nous montrent jusqu'à quel point ces fonctions peuvent se suppléer entr'elles. En effet, lorsque par un air froid, la peau se trouve crispée, resserrée, les exhalans cutanés refusant d'admettre les fluides auxquels ils donnent issue, ceux-ci prennent alors la voie des urines, des selles, ou du poumon. Ce changement s'opère-t-il d'une manière lente; insensible, il n'en résulte aucun inconvénient : mais s'il se fait d'une manière brusque, rapide, il doit nécessairement s'ensuivre diverses altérations (2); la direction des fluides destinés à l'excrétion vers tel ou tel organe qui peut leur donner issue, ne peut varier aussi promptement que l'excitation cutanée produite par le froid : et comme d'ailleurs chaque organe, chaque partie a été

---

(1) *Totum corpus tam foras quam intro spirabile est.*

(1) *Si retentum namque perspirabile nec per alvum, nec per urinam, neque per ipsos cutis meatus, intrà per brevem tempus expellitur, febris mox creat plus minusve, eòque fit gravior quò major fuerit retenti quantitas, quò acrior qualitas ejusdem.* SANCTORIUS, *Aphor.*

appelée par la nature à remplir des vues circonscrites et déterminées, il s'ensuit qu'aucun autre organe ne se prête à les exécuter avec autant d'avantage et de succès.

Rien de plus propre à troubler les fonctions de la peau, et la perspiration, tant intérieure qu'extérieure, que les variations, la froideur excessive, les vicissitudes de l'atmosphère, et les passages subits, naturels ou artificiels d'une température chaude à une froide; aussi, tous les auteurs ont généralement reconnu ces divers états de l'air ou de température, pour être des causes si puissantes des maladies catarrales, qu'elles pouvaient suffire à leur développement, sans aucune disposition individuelle; néanmoins, on ne peut nier que certaines personnes aient une aptitude, une propension à ces maladies; telles sont celles d'une constitution faible, délicate, irritable; les individus chez lesquels la transpiration est le régulateur de leur état valétudinaire, ceux surtout qui ont les organes pulmonaires faibles, la poitrine mal conformée, qui sont attaqués d'asthme, ceux enfin qui sont sujets à des maladies éruptives, et qui ont quelque acrimonie dans les humeurs.

Plusieurs auteurs ont soupçonné que l'air n'agit point toujours dans la production des maladies catarrales, par des qualités sensibles, manifestes, mais bien par des miasmes ou des matières subtiles, occultes, pénétrant avec lui dans le corps par l'inspiration pulmonaire ou par les pores cutanés. *Willis*, *Lancizi* ont donné des descriptions de fièvres catarrales épidémiques qui survinrent à l'équinoxe du printemps, lorsque la neige et la glace se fondant, la terre était couverte d'eau croupissante, et infectait l'air de diverses exhalaisons. *Huxham* paraît être dans cette opinion, lorsqu'il dit: « *non tantum ab impedita perspiratione oriri videtur febres* » *catarrales, sed etiam ab ipso gelido athmospheræ vapore per varios* » *corporis meatus irruente; humidis igitur frigidisque temporibus inva-* » *dunt maxime; huic inesse porrò salem quemdam aëreum, et acrem judico* » *qui fundit quodam modo sanguinem.* Et plus bas il ajoute: *mihi igitur* » *probabile videtur quod quò major sit aëri hujus salis copia per ath-* » *mospheram diffusa, eò acrior sæviat catharrus* ». Quoique nous n'ayons pas encore un assez grand nombre de données pour déterminer toujours

les modifications que l'air éprouve, ou les principes qu'il contient pour développer une constitution catarrale, il n'est pas moins certain qu'on ne pourrait concevoir comment les mêmes maladies attaquent, indifféremment, sans reserve, et dans le même temps un grand nombre d'individus, et quelquefois d'animaux domestiques, si on ne supposait dans un aliment commun (celui de la vie) des matières ou des qualités propres à leur génération.

Les maladies catarrales sont communes à toutes les saisons, à tous les lieux; dans quel moment de la vie que ce soit, un individu peut s'exposer à passer d'une température chaude à une froide, par une infinité de circonstances; mais la constitution catarrale, quoique pouvant paraître dans les saisons troublées par les intempéries et les vices de l'air propres à la produire, est principalement affectée aux équinoxes du printemps et de l'automne, époques auxquelles le temps est le plus variable; et en effet, l'observation a démontré que c'est alors qu'elle prédomine et qu'elle agit souvent d'une manière épidémique.

Quelques idées qu'aient eu les auteurs sur la cause matérielle des maladies catarrales, tous s'accordent à dire que le sérum ou la lymphe sont altérés par une acrimonie particulière. *Etmuller*, *Baglivi*, *Baillou*, *Grant*, *Huxham*, *Hoffmann*, *Raymond de Marseille*, ont très-bien observé qu'une diathèse acrimonieuse accompagne toujours la constitution catarrale. Il est probable, et d'après les rôles importans que jouent l'air et la transpiration dans la production des affections catarrales, et d'après l'autorité de tous les auteurs recommandables, qu'il existe dans ces maladies une matière séreuse, tenue, plus ou moins âcre, plus ou moins abondante, qui, soit qu'elle ait son siége dans la lymphe ou le sérum, soit qu'elle doive ses qualités à la transpiration répercutée ou à des principes délétères contenus dans l'air, et introduits avec lui dans le corps, les effets qui en résultent étant les mêmes, ne mérite pas moins notre attention dans le traitement.

Les affections qui, d'après l'observation, ont coutume de paraître sous la constitution catarrale sont: des ophtalmies, des angines, des coriza,

des diarrhées, des dyssenteries, des fluxions de poitrine, des rhumatismes etc. etc. (1).

Ces maladies, en effet, survenant épidémiquement ou d'une manière sporadique, sont très-analogues, et ont entr'elles des grandes connexions (2). Elles reconnaissent les mêmes causes, cèdent au même traitement, et n'exigent une méthode curative différente que dans le cas de complication; encore même, doit on avoir alors en vue leur cause efficiente, qu'on soupçonne avec quelque raison, être la transpiration répercutée. *Stoll*, dans ses éphémérides de 1779, au mois de septembre et après des températures très-variables, rapporte, que des catarres, des péripneumonies, des rhumatismes, des dyssenteries, et un grand nombre d'autres fluxions cédèrent aux mêmes moyens, comme des petites saignées, des cataplasmes, des boissons tièdes émollientes et des émulsions. Les vomitifs, les purgatifs ne convenaient que rarement, et vers la fin de ces maladies. Il remarque de plus, que quoique des symptômes graves de putridité, des éruptions brunes, livides, se déclarassent, il fut induit à employer le même traitement doux et émollient, par les mauvais effets qu'il avait observés des acides minéraux et des médicamens anti-septiques. Plusieurs observations semblables du même auteur, réunies à beaucoup d'autres, ne nous autorisent-elles pas à dire avec lui : « *morbos* » *hosce utut dissimili facie in publicum prodeuntes, eadem de stirpe* » *statos, eodem quoque pabulo enutriri, eadem ubique therapeutica methodus,* » *et eodem cum eventu adhibita demonstravit* ? » C'est bien sans doute dans ce même sens que le *vieillard de Cos* a dit : « *morbis omnibus unus modus est.* » Tout ce que nous venons d'exposer est plus que

---

(1) *Catharri, tusses, rheumatismi, arthritis, diarrhœa, dyssenteria, peripneumonia; tunc temporis ita sunt communes.* HUXHAM, *de aere et morb. epid.*

(2) PIQUER, *prax. med.* à l'article du catarre, dit : *ita est pleuritis, peripneumonia, angina, diarrhœa, dyssenteria, morbi articulorum, aliique similes a destillatione interdum oriantur.*

suffisant pour nous faire conclure, que la constitution catarrale étant donnée, les maladies qui en émanent peuvent occuper divers siéges, prendre diverses formes sans changer de nature ; et qu'il existe des ophtalmies, des angines, des fluxions de poitrine, des diarrhées, des dyssenteries, des rhumatismes et plusieurs autres fluxions, essentiellement catarrales.

Nous n'entreprendons pas de décrire les phénomènes propres à chacune de ces affections. Nous nous bornerons à exposer quelques symptômes généraux qui, joints à l'éthiologie déjà donnée et à leurs signes particuliers, suffiront pour en éclairer le diagnostic. Comme les maladies catarrales portent presque toujours leurs effets d'une manière plus ou moins forte sur l'organe pulmonaire, c'est d'après cette considération que nous allons tracer leur symptomatologie.

Les maladies catarrales s'annoncent par les symptômes suivans : frissons irréguliers, froid aux extrémités, douleur de tête aiguë sur-tout à la région frontale ; lassitudes spontanées, roideur dans les mouvemens, éréthisme, tension, irritation générales ; face plus ou moins animée, larmoyement, enchifrénement, enrouement, toux sèche, augmentée la nuit ; respiration fréquente, déglutition gênée, soif, sécheresse de la bouche, picotement au larynx ; pouls élevé, fréquent, dur, serré ; urines rares, rougeâtres ou blanchâtres, rendues quelquefois avec difficulté ; constipation, peau sèche, brûlante ; fièvre aiguë, augmentant vers le soir avec les symptômes énumérés, et dont la rémission se fait le matin par les sueurs qui soulagent quelquefois ; par un écoulement d'une matière séreuse, tenue, souvent très-âcre, qui a lieu par le nez, les yeux, ou avec les crachats. A mesure que ces maladies font des progrès, les symptômes acquièrent un nouveau degré d'intensité ; les anxiétés, les agitations sont plus fortes, les douleurs des parties musculaires du cou, de la poitrine, du dos, des articulations plus aiguës ; celle de la tête est considérablement accrue par la toux ; déglutition, respiration plus gênée, veilles, ou assoupissement, ou sommeil interrompu par des rêves effrayans. Lorsque ces maladies sont à leur plus haut degré, la déglutition, la respiration sont plus difficiles ; les malades prennent une position plus

élevée; douleurs lancinantes à la tête, à la poitrine et dans tout le corps; quelquefois délire, soif intense, pouls tendu, inégal, dur; constipation chez les uns, diarrhée chez les autres. Lorsqu'elles tendent vers une terminaison malheureuse, le pouls est petit, dur, languissant, le délire furieux; convulsions générales ou partielles, froid aux extrémités, tuméfaction séreuse à ces mêmes parties, absence de douleurs, prostration de forces, respiration stertoreuse, râlement, suppression des crachats, et enfin la mort vient finir la scène. Ces affections sont terminées heureusement par une expectoration soutenue de matières qui, d'abord tenues, âcres, s'épaississent, s'adoucissent par degrés; par les sueurs un peu visqueuses, modérées, les urines plus ou moins abondantes, et déposant un sédiment homogène de matière pulvérulente; par les excrétions alvines séreuses; enfin par une éruption cutanée et une desquammation de la peau. Tous ces mouvemens, ces excrétions paraissant à certaines époques, et ayant été précédées des signes de coction, promettent et assurent le salut des malades.

La fièvre qui accompagne les maladies catarrales est continue rémittente. Quoiqu'il reste encore à prouver s'il existe une fièvre catarrale essentielle ou proprement dite, nous sommes portés à croire que sous quel mode qu'elle puisse se présenter, de quelle nature qu'elle puisse être, elle est toujours, si non entièrement dépendante, du moins singulièrement modifiée, influencée par le génie catarral et la diathèse acrimonieuse qui lui est jointe.

Les affections catarrales simples, ainsi que nous les examinons, sont rarement dangereuses. Celles qui affectent vivement les poumons ou leurs dépendances sont les plus périlleuses, et méritent une attention particulière. En général, elles parcourent leurs périodes très-promptement et se terminent le 4.ᵉ, le 7.ᵉ, le 14.ᵉ jour, vont jusqu'au 21.ᵉ, mais leur prolongation les rend susceptibles de dégénérer en maladies chroniques, graves et souvent funestes. Les causes qui peuvent contribuer à cette dégénération sont: l'emploi d'un mauvais traitement, un régime de vie mal observé, la négligence des malades, la fréquence même des catarres, un tempérament phlegmatique, mou; l'âge de la vieillesse;

la disposition naturelle ou acquise aux maladies de poitrine ; un épuisement, suite de maladies précédentes ou des excès de travail, de débauche et de diverses passions. C'est lorsque des pareilles circonstances se trouvent réunies en plus ou en moins , que l'on voit naître les diverses espèces de phthisies, des fièvres hectiques, des rhumatismes chroniques, des maladies muqueuses , la péripneumonie cachée ou latente , des dyssenteries, des diarrhées lentes , chroniques et des toux rebelles.

Les maladies catarrales ne se présentent que rarement telles que nous les considérons. Elles sont souvent altérées, modifiées par les diverses diathèses, suivant les époques où elles paraissent, et auxquelles sont affectées ces mêmes diathèses. On sait que l'inflammatoire est assignée aux approches du printemps, la bilieuse à l'été, et la muqueuse à la fin de l'automne et vers l'hiver : la constitution catarrale survenant aux époques où règnent ces diathèses, peut très-bien s'associer avec elles, s'en compliquer, et être par conséquent tantôt inflammatoire, tantôt bilieuse, et enfin muqueuse. Semblable chose a lieu par rapport aux dispositions individuelles ; ainsi, la pléthore chez les jeunes sujets, robustes, vigoureux, un appareil gastrique, bilieux ou muqueux chez les uns, la faiblesse, l'atonie, et les divers vices des humeurs chez les autres, sont autant de dispositions morbifiques, dont les effets auparavant nuls, se développent à l'occasion de ces maladies, se réunissent à elles, et produisent de concert les affections catarrales inflammatoires, gastriques, bilieuses, pituiteuses, asthéniques etc. etc.

Voilà sans doute la véritable source (qu'il ne nous appartient point d'approfondir) d'où découlent les espèces multipliées des maladies catarrales qu'on trouve dans les écrits des auteurs. La connaissance de ces diverses complications nous fait apprécier à leur juste valeur cette infinité de moyens rejetés par les uns, accrédités par les autres, dans le traitement de ces maladies, et nous prémunit contre l'indifférence de telle ou telle méthode curative.

Certaines affections catarrales légères, bénignes, exigent rarement des grands moyens curatifs ; le régime de vie, les boissons tièdes, émollientes, et diaphorétiques suffisent. D'autres plus intenses, qui se fixent sur le pha-

rynx, le larynx, et qui tendent à intercepter la respiration, nécessitent des moyens plus actifs, comme les lavemens irritans, les pédiluves chauds, les vapeurs de vinaigre, les embrocations de teinture de cantharides sur les extrémités etc. En général le traitement des maladies catarrales consiste, 1.° à rétablir la transpiration ; 2.° à modérer l'éréthisme et adoucir l'acrimonie séreuse ; 3.° à surveiller et faciliter les efforts de la nature.

L'infusion des fleurs de sureau, de coquelicot, de tilleul, d'hysope, de marrube, de menthe, les fomentations émollientes, les bains généraux de vapeurs, peuvent remplir la première indication ; mais il faut observer que l'emploi des sudorifiques est subordonné au principe de ces maladies, lorsque l'irritation n'est pas considérable ; car dans le cas contraire, ils ne conviennent que vers la fin.

On modère l'éréthisme par les doux antiphlogistiques et les émolliens ; tels sont, les décoctions d'orge, de chiendent, le petit lait, l'eau de veau, les infusions des fleurs de mauve, de violette etc. Dans la vue d'émousser l'acrimonie séreuse, on prescrit les infusions de capillaire, de tussilage, de camphrée, les décoctions des semences de lin, des racines de guimauve, de réglisse, les divers syrops des plantes mucilagineuses, les looks, les dissolutions de gomme arabique, l'oximel simple, les lavemens, et les vapeurs émollientes.

Comme la terminaison de ces maladies se fait ordinairement par les sueurs, les urines, ou l'expectoration, on doit surveiller les tendances et les mouvemens de la nature vers quelqu'une de ces voies, et faciliter ses efforts salutaires par les expectorans, les diurétiques, les sudorifiques appropriés et relatifs aux divers cas.

Quelques auteurs recommandent la saignée dans le principe des maladies catarrales ; d'autres la proscrivent entièrement : les uns et les autres ont en leur faveur des observations, sur lesquelles ils appuient leur sentiment. Je tiens de quelques praticiens expérimentés, des annotations qu constatent les mauvais effets de ce moyen. Il est certain néanmoins que son emploi quelquefois utile mérite des grandes considérations ; ainsi, l'organe lésé, l'état des symptômes phlogistiques, le tempérament, les

forces des malades, leurs évacuations habituelles, la diathèse régnante, sont autant de circonstances qu'on doit passer en revue avant de se déterminer à la mettre en usage; on ne doit point sur-tout se laisser abuser par des symptômes inflammatoires qui sont plutôt dus à l'état d'éréthisme et à l'âcreté de la matière morbifique, qu'à une vraie pléthore.

Comparaison des maladies muqueuses avec les maladies catarrales.

Parvenus au terme d'une description succincte de ces maladies, nous allons essayer d'en rapprocher les phénomènes, de les comparer entr'eux, et de déduire de cette comparaison analytique leurs différences essentielles.

Les maladies muqueuses, avons-nous dit, sont affectées à la saison de l'hiver, aux constitutions froides, humides et nébuleuses de l'athmosphère, ainsi qu'aux lieux bas et marécageux. Elles attaquent de préférence les personnes sédentaires, cacochymes, épuisées, d'une structure molle, lâche; ceux qui se nourrissent d'alimens gras, farineux, non fermentés, et reconnaissent enfin des causes qui, selon *Finke* et *Lommius*, s'opposent au développement de la fièvre.

Les maladies catarrales, au contraire, sont communes à toutes les saisons, à tous les sols, à tous les lieux; elles saisissent indistinctement tous les individus, sont néanmoins affectées aux équinoxes du printemps et de l'automne, et tiennent toujours à certaines qualités vicieuses de l'air, et aux vicissitudes brusques, naturelles ou artificielles de température. Tout ce qui tend à amener la faiblesse et l'atonie peut être regardé comme cause des maladies muqueuses, au lieu que les maladies catarrales reconnaissent souvent pour cause des principes excitans.

La cause matérielle des affections muqueuses est douce, tenace, insipide, visqueuse et glutineuse. Elle est nuisible par sa quantité et

sa surabondance. Le travail de la coction parvient difficilement à l'atténuer, à la diviser et à la rendre propre à l'évacuation. Celle des affections catarrales est séreuse, ténue, âcre, irritante; elle nuit par sa qualité, et devient épaisse, liée et visqueuse par la coction : *Sic aliud est crassum per coctionem aliud est crassum per cruditatem*, a dit *Baillou*. *Galien* semble avoir pressenti la différence de ces deux causes morbifiques, lorsqu'il dit : *sanguis morbum faciens dolorem exhibet*, *pituita gravitatem et torporem*; *quœ corizas arthritides dentium dolores facit*, *aliud habet ingenium et vim*. Et s'il est permis à tant d'autres de répéter avec *Plencis*, *materiœ catharralis nomen quidem sed naturam non nosco*, on nous permettra sans doute de juger avec *Galien* de sa nature par ses effets.

L'invasion des maladies catarrales est aussi brusque que les causes qui les produisent : elles sont signalées par les agitations, les douleurs vagues, mais aiguës, lancinantes; elles présentent des symptômes d'irritation, d'éréthisme, de phlogose; les mouvemens de la nature y sont très-manifestes; leur marche est énergique et rapide; leurs coctions et leurs crises parfaites; leur terminaison, en bien, ou en mal, a lieu le premier ou le second septenaire; elles passent facilement à l'état chronique, si elles se prolongent au delà du 21.e jour.

Les maladies muqueuses, par opposition, sont le résultat des causes qui ont agi longuement; elles sont marquées par la lenteur des symptômes précurseurs, par l'état des malades qui paraît peu s'éloigner de celui de santé, et ne pas annoncer une affection grave. Leurs phénomènes caractéristiques, sont les angoisses, les anxiétés, la langueur, l'atonie générale, la prostration des forces, les douleurs gravatives, l'engourdissement, la stupeur et l'inactivité des fonctions vitales. Leur marche est lente, tardive, prolongée; les efforts de la nature y sont peu prononcés, les coctions et les crises imparfaites, successives, et indéterminées. La terminaison de ces maladies ne se fait que d'une manière insensible le 21.e, le 30.e et souvent le 40.e, le 64.e jour. La convalescence en est longue, pénible, et exige des grands secours.

Le traitement des maladies catarrales consiste dans l'emploi des émolliens, des doux antiphlogistiques, des incrassans, des mucilagineux, des doux narcotiques, des diaphorétiques, et dans l'usage des alimens doux et farineux. Les maladies muqueuses, au contraire, requièrent les médicamens incisifs, résolutifs, atténuans, toniques, cordiaux, alexipharmaques, enfin les excitans et les stimulans. Les vomitifs, les purgatifs sont éminemment indiqués dans ces maladies; les évacuations par les selles ou les vomissemens sont celles qui soulagent le plus, et la nature affecte ordinairement ces deux voies d'excrétion. Les maladies catarrales, dont la solution se fait principalement par les sueurs, les urines, et l'expectoration, n'exigent point par elles-mêmes des pareils évacuans: s'ils conviennent quelquefois, ce n'est que vers la fin de ces maladies. La saignée, qui peut être fructueusement employée dans les maladies catarrales, serait pernicieuse dans les affections muqueuses.

Ces dernières exercent spécialement leurs effets sur les glandes, les vaisseaux lymphatiques, le tissu cellulaire, les nerfs, et ont, à ne pas en douter, leur siége dans le système nutritif. Les maladies catarrales paraissent au contraire affecter le système sanguin; leurs symptômes d'irritation et d'éréthisme, la tendance singulière qu'elles ont à porter sur le foyer et le centre de ce système et qui les fait souvent décéler au milieu de leurs complications, confirment assez bien notre assertion; aussi, *Zecchius et Sennert* ont-ils dit, que les fièvres catarrales supposaient toujours une augmentation de chaleur dans les poumons et la poitrine. Comme ces organes, très-souvent affectés dans les maladies catarrales ne sont pas à l'abri de l'être, dans les affections muqueuses, il est très-essentiel de différencier ces deux états morbides. *Grant*, qui a très-bien connu la disparité de la péripneumonie catarrale, et de la péripneumonie fausse ou muqueuse, blâme les praticiens qui emploient indifféremment dans l'une et dans l'autre, la saignée et les vésicatoires. *Raimond de Marseille* nous paraît avoir tracé les caractères distinctifs de ces deux affections: la péripneumonie
» catarrale, dit-il, se reconnaît en ce qu'elle ressemble d'abord au rhume,
» que les frissons de l'invasion sont longs et irréguliers, et qu'ils
» reviennent quelquefois pendant les premiers jours; que les douleurs

» sont d'abord vagues et aiguës ; enfin par une fièvre souvent synoque, » même durant la station molle. Les anxiétés, les angoisses, ne sont » pas aussi grandes que dans l'autre ; les sueurs très-familières en sont » la principale crise, et elle est toujours accompagnée d'une diathèse » acrimonieuse. L'espèce indolente, ajoute-t-il, se rencontre chez des » sujets phlegmatiques ; la fièvre est petite, quelquefois presque nulle, » le pouls concentré, les symptômes de la lésion de la respiration, » la toux ; la dyspnée, les douleurs sont quelquefois si légères, que » le sujet ne se croit point gravement malade ».

On conçoit aisément d'après cela, combien leur traitement doit différer. Les vomitifs, les purgatifs, les vésicatoires, les incisifs et expectorans actifs, qui conviennent très-bien dans la péripneumonie fausse, seraient certainement préjudiciables dans la péripneumonie catarrale, où il faut les expectorans doux, les mucilagineux, les vapeurs émollientes, la saignée même.

Tous les autres siéges, toutes les autres formes communes aux maladies catarrales et aux muqueuses, outre leur distinction par la lenteur, la douceur apparente dans un cas, et par l'activité, l'énergie, la rapidité dans l'autre, de leurs simptômes propres et particuliers, sont encore différenciées par les causes, les phénomènes et le traitement assignés à chacun des genres de maladies dont elles émanent.

En indiquant les dégénérations des maladies catarrales, et les causes qui peuvent leur donner lieu, nous avons dit que certaines maladies muqueuses pouvaient en être la suite.

Cette succession des maladies muqueuses aux catarrales, s'observe quelquefois dans les affections de poitrine, dans les diarrhées, les dyssenteries, sur-tout chez des sujets faibles, phlegmatiques, épuisés. *Stoll*, dans divers endroits de ses ouvrages, semble nous donner des exemples de ces changemens. Notre *Professeur Broussonet*, aussi recommandable par son génie observateur, que par l'aménité de son caractère, nous a fait remarquer le passage d'une affection catarrale, compliquée de saburre gastrique, à une fièvre pituiteuse, sur le malade n.° 6, de la salle clinique.

J'ai observé moi-même d'une manière sensible, la transforma-

tion d'une maladie catarrale, qui affectait les parties musculaires du cou et le tube intestinal, en une fièvre muqueuse générale, chez la nommée *Anne Méric*, de Beziers.

Nous avons vu que les diathèses inflammatoire, bilieuse et muqueuse pouvaient compliquer la constitution catarrale. L'affinité qu'ont la diathèse muqûeuse et la constitution catarrale à s'unir aux autres diathèses, est très-différente. En effet, la constitution catarrale se lie fréquemment à la diathèse bilieuse, et plus souvent encore à l'inflammatoire; au lieu que la diathèse muqueuse est opposée à l'inflammatoire : elle s'y unit plus rarement qu'à la bilieuse et paraît avoir beaucoup plus de liaison avec certaines maladies chroniques. Quoiqu'il en soit de tout cela, convenons que la complication de la constitution catarrale avec la diathèse muqueuse (vraiment plus rare qu'avec les autres) peut fort bien avoir lieu, et que, comme les maladies catarrales sont tantôt inflammatoires et tantôt bilieuses, par la même raison elles peuvent être pituiteuses ou muqueuses.

Nous observons encore, à l'égard de ces différentes complications, que le génie catarral peut y être si peu prononcé, qu'il n'entre que comme élément dans les diverses affections que nous avons vu paraître sous son influence; que dans ces cas, il détermine seulement la forme de ces maladies, et est pour ainsi dire méconnaissable; mais gardons-nous de croire qu'il ne puisse prédominer dans ces complications et agir souvent sans la subvention d'aucune cause morbifique sensible, dans la production de ces mêmes maladies.

Du tableau comparatif que nous venons de faire de ces maladies, nous pouvons tirer les corollaires suivans :

1.° Que les maladies muqueuses ou pituiteuses différant essentiellement des catarrales par leurs causes, leurs phénomènes et leur traitement, leur nature n'est pas la même;

2.° Que les maladies muqueuses siégent dans le système nutritif proprement dit; au lieu que les maladies catarrales exercent leurs effets sur le système sanguin et sont toujours accompagnées de fluxion sur quelques parties déterminées;

3.° Que quoique ces maladies puissent prendre les mêmes formes, elles ne changent point pour cela de nature. Qu'en conséquence, les mêmes parties, les mêmes organes pouvant être affectés par les unes et par les autres, ils le sont d'une manière bien différente;

4.° Que les maladies muqueuses succèdent quelquefois aux catarrales, et non celles-ci aux muqueuses; mais que leur complication est une chose très-possible;

5.° Et enfin, que des maladies si disparates entr'elles, ne peuvent être confondues dans la pratique, sans s'exposer à des conséquences fâcheuses.

Respectables Professeurs! je n'ai pu considérer long-temps la somme de connaissances qu'exige l'objet que je viens de parcourir, sans céder à la défiance que m'inspire la conviction de ma faiblesse, et sans éprouver le besoin impérieux de trouver auprès de vous des Maîtres bienveillans, plutôt que des juges sévères. Dans un âge où l'on sait rarement observer, réfléchir et juger, ce serait en vain que je croirais avoir donné une idée avantageuse des moyens qu'offrent vos savantes instructions. Trop heureux, donc, si à travers les imperfections de cet écrit, j'ai pu laisser entrevoir quelque germe des grands principes que vous ne cessez d'inculquer à vos élèves.

FIN.

ARGUMENTERONT

MM. LES PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

GASPARD-JEAN RENÉ, Directeur de l'École.	Médecine légale, et histoire de la Médecine.
P. M. AUGUSTE BROUSSONET, Directeur en chef du Jardin. . . .	Botanique.
C. L. DUMAS.	Physiologie, Anatomie, et Médecine clinique pour les maladies réputées incurables.
G. J. VIRENQUE.	Chimie et Pharmacie.
P. LAFABRIE . . . . J. L. VICTOR BROUSSONET. . .	Clinique interne.
J. POUTINGON . . . . A. MEJAN.	Clinique externe.
J. B. T. BAUMES	Nosologie et Pathologie.
J. N. BERTHE.	Thérapeutique et Matière médicale.
J. M. J. VIGAROUS.	Institutions de Médecine et Hygiène.
A. L. MONTABRÉ.	Médecine opératoire.
J. SENEAUX.	Accouchemens.

PROFESSEURS-HONORAIRES.

P. J. BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.
A. GOUAN, ex-Professeur de Botanique.
H. FOUQUET, ex-Professeur de Clinique interne.
J. A. CHAPTAL, Ministre de l'Intérieur, ex-Professeur de Chimie.